

Rencontre d'Acteurs

au **38 Breil**

5/11/09

José Cerclet (LOLAB): Pourquoi a-t-on voulu motiver une telle rencontre?

Pourquoi avons-nous choisi d'appeler les différents acteurs ici présent?

Pour ce qui est de Lolab, une grande partie de notre pratique est basée sur le participatif et le rapport au public, cela parfois au sein d'un projet, parfois dans un territoire, etc. La résidence Zone Fertile, qui se déroule actuellement, est notre projet phare dans cet type de pratique: il y a eu une semaine de création autour de Zone Fertile que l'on a voulu comme un focus pour créer de la matière artistique, mais aussi avec un temps de réflexion et de recul par rapport à nos propres pratiques.

Évidemment, nous nous interrogeons sur nos propres pratiques... Nous nous sommes dit qu'une pluralité d'acteurs, d'artistes, de structures culturelles ayant des pratiques similaires se posent certaines de ces questions. L'idée de cette rencontre est donc de faire un panorama succinct de ce qui existe, au sein de projets culturels, dans le domaine de l'interaction avec différents publics, d'interroger le rapport aux institutions et le statut de l'artiste dans ce genre de projets.

David Rolland (chorégraphe): Ma pratique se fonde sur la création de spectacles participatifs. Très souvent, le spectacle n'est participatif qu'au moment de sa diffusion, pas au moment de sa période de création. A chaque fois, j'invite le spectateur présent à participer au spectacle et à rentrer dans une écriture chorégraphique permettant de rentrer dans la danse.

Catherine Lenoble (PING): Dans le cadre de la discussion d'aujourd'hui, nous avons des exemples de projets menés avec l'association, notamment le projet *Mémocité* qui a eu lieu sur le quartier du château à Rezé, il y a deux ans. En outre, le projet intitulé *RenuM Senior*, sur le quartier du Breil, va démarrer en janvier.

Cependant, nous ne sommes pas vraiment dans une participation directe auprès des publics. La participation que nous générons se fait d'avantage au niveau de la mise en réseau des partenaires et des acteurs d'un quartier. Notre activité quotidienne n'est pas tant de travailler avec le public directement qu'avec des acteurs. C'est une autre manière d'appréhender les projets.

Blandine Ballade (MIRE): MIRE est une association de promotion du cinéma expérimental et d'images en mouvement. Depuis 2003, nous travaillions sur des projets participatifs à différents niveaux. Entre 2003 et 2005, nous en avons mené sept au Breil.

Nous avons mené différents projets participatifs, notamment *L'art's birthday* mis en place à la chapelle de l'Oratoire. Dans ce cas, le projet était participatif au niveau des artistes, donc de la mise en réseau. L'anniversaire de l'art c'est un événement qui a été inventé par Robert Filiou et dont le but était de montrer l'art en train de se faire. Nous avons diffusé le message à différents artistes qui ont choisi de participer: plusieurs artistes dans un même lieu, en train de faire leur art. Ils avaient la possibilité de travailler ensemble mais il n'y a pas eu beaucoup de croisements, chacun à fait sa proposition.

Dans les actions culturelles de proximité, nous travaillions actuellement sur un projet, développé sur l'île de Nantes, qui s'appelle « *L'île des Bienheureux* », avec une vidéaste photographe qui s'appelle Delphine Doukhan. L'idée est de réaliser un feuilleton participatif de trois épisodes sur le territoire de l'île de Nantes, avec les habitants et les usagers. Les scénarios n'existent pas encore. Chaque épisode se construit en deux temps: un temps d'investigation qui se compose de différents ateliers auprès de la population (interviews, ateliers

d'expression corporelle, ateliers d'écriture, ainsi qu'un travail de terrain sur « qu'est-ce que l'île de Nantes aujourd'hui et comment ça évolue? »: ça peut être des suivis photographiques des démolitions, comme ça a été le cas en avril, par exemple). Toute cette matière récoltée durant cinq à six mois servira à nourrir un scénario qui n'existe pas encore. De cette matière première découlera l'histoire du premier épisode.

Une fois l'histoire écrite, nous invitons les habitants et les usagers de l'île à participer concrètement au film. A savoir: passer un casting, nous aider au niveau des accessoires, etc. La seule chose à laquelle ils ne participeront pas, sera le montage.

Anne Clouet (Cie ECART):Nous avons des spectacles qui ne sont pas participatifs et d'autres qui le sont. Nous sommes au 38 Breil depuis un an. Nous avons un projet un peu similaire à celui de MIRE intitulé *Comédie Breil*. Ce projet part de l'envie de tourner un film un peu décalé avec les habitants, avec tout ce que cela implique. C'est passionnant. La première année, je me suis demandé ce que ça allait donner mais finalement ça se met en place. Et puis il y a le projet de Zone Fertile avec Lolab. Cette semaine, il s'est passé plein de petits moments magiques.

Dominique Leroy (artiste):Je m'intéresse au son, à l'art sonore depuis une dizaine d'années. C'est un matériau englobant. Je me suis intéressé à l'espace public. J'ai expérimenté pas mal de dispositifs, de la performance à l'installation sonore. Maintenant j'engage plusieurs projets avec différentes associations sur Nantes (MIRE, APO33, ECOS). Je travaille sur différents dispositifs très variés, comme mon projet de processus socio-actif dans lequel les habitants deviennent de véritables acteurs de projets.

Benjamin Mauduit (ECLECTIC LEO LAGRANGE):L'Eclectic Léo Lagrange est une pépinière d'initiatives principalement destinées aux jeunes âgés de 16 à 25 ans.

Nous sommes également ressource multimédia sur le quartier Nantes-Nord. Je suis présent pour deux raisons: d'une part, pour faire un état des lieux du projet d'Arnaud Théval, plasticien-photographe qui travaille actuellement sur Nantes Nord; d'autre part, pour parler de l'accompagnement de projet artistique amateur, pour parler de l'éducation populaire, de la culture populaire et de l'émergence de l'art amateur, notamment chez les jeunes.

Christelle Pillet (ATHENOR):ATHENOR est une scène nomade entre Nantes et Saint Nazaire. A Nantes, nous travaillions plus particulièrement sur des histoires de chantier, cela à partir de gestes artistiques, de parcours d'artistes (qu'ils soient musiciens, metteurs en scène, auteurs...). L'idée est d'inventer de nouvelles formes de proximité entre des artistes et des habitants. Nous n'avons pas de lieux physiques. Depuis la sixième saison cette année, nous sommes sur les quartiers de Bellevue et Dervallières, afin d'inventer à partir de micro résidences des espèces de petits laboratoires de rencontres, d'entretiens avec les habitants qui donnent suite, ou pas, à des formes émergentes.

PRESENTATION DE PROJETS & DISCUSSION

DL:Ce projet a commencé en 2006 avec l'association ECOS. Nous avons invité un artiste anglais, Siraj Izhar, à faire une recherche dans une communauté: au sein de la maison radieuse à Rezé. Le projet de départ était basé sur l'idée de créer une monnaie sociale pouvant avoir un rôle économique et culturel dans une communauté. Nous avons engagé un travail de recherche/action avec les habitants, sous la forme de réunions régulières, afin d'imaginer un dispositif pouvant prendre vie dans l'immeuble tout en se rattachant à la vie sociale à l'intérieur du bâtiment. Nous avons exploré un tas de dispositifs qui mêlent l'économie des préoccupations quotidiennes des habitants.

Nous nous sommes inspirés de plusieurs dispositifs existant sur la planète pour imaginer un dispositif socio-économique. Cela a abouti au projet actuel, qui est une interface, un outil technique. Cependant, ce sont les habitants qui ont contribué à l'élaboration de cet outil, qui est un peu complexe à expliquer. Il est composé de plusieurs parties: il y a une partie « marché ». Cette partie ressemble à un système d'échange local où les gens ont la possibilité de développer des petits échanges entre eux (savoir, objets, etc.), de gré à gré. Le système permet de valoriser des échanges solidaires entre des personnes. Les gens cliquent sur des petits icônes pour proposer des échanges de services, du savoir, proposer du temps, des objets, du partage d'équipement, des dons de vêtement, etc. C'est au cours des ateliers qu'on définit tous les échanges possibles.

Cet outil permet d'activer tous les échanges. Il y en a beaucoup déjà dans cet immeuble. Cela permet de créer de nouveaux échanges et d'activer les échanges qui peuvent être freinés par manque de temps. Le temps est un critère très important. Personne n'a de temps.

Les habitants ont nommé leur monnaie sociale complémentaire le *Pecos*. C'est comme une monnaie locale complètement virtuelle. Il n'y a pas de billets imprimés. Mais il y a un formulaire papier pour les mamies qui n'aiment pas internet. Il y a la possibilité d'imprimer des petits billets.

D'un autre côté, il y a la partie coopérative qui comprend des projets collectifs liés au quotidien. Il y a à peu près deux ans, les habitants ont créé un marché dans le hall. Maintenant, ils veulent aller plus loin et créer un mini magasin pour acheter des produits locaux. Ce « *Pecopmagasin* » est comme un magasin en ligne permettant de mettre des produits locaux en ligne et faire de l'achat groupé. C'est un processus socio-actif qui va se développer dans le temps, cela d'abord pour répondre aux besoins basiques du quotidien. Mais l'idée est de développer des projets collectifs (partage d'équipement, projets culturels) et par cette dynamique de pouvoir les financer. C'est un dispositif

qui est voué à se développer ou mourir. On va voir.

Question: *Ce projet existe depuis combien de temps?*

Nous travaillions depuis deux ans avec les habitants. Il y a un noyau très dynamique. Nous nous sommes posé plein de questions sur la vie sociale dans l'immeuble. Comme dans tous les quartiers, il y a un noyau de personnes dynamiques qui donnent beaucoup de leur temps. Nous nous sommes demandés comment valoriser le bénévolat élargi de ce petit cercle car tous les gens profitent de ce projet. Nous avons développé le compostage collectif. Toutes les familles profitent de ce composteur collectif mais nous nous sommes rendu compte que c'est un petit noyau qui le gère. Il y a une fragilité. Un projet qui a beaucoup de valeur peut stopper pendant longtemps parce qu'il n'y a pas de relais. A travers ça, nous nous sommes posé la question du don.

JC: C'est quelque chose qui revient assez souvent, cette notion d'échange, de don, de réciprocité des rapports. Ces projets là s'inscrivent dans une alternative économique. Toi, tu le fais vraiment en créant une monnaie. Nous avons un rapport d'échange dans Zone Fertile où nous donnons un service que nous allons échanger contre un témoignage. J'ai l'impression que ces questions sont assez récurrentes.

*En parlant des publics ou des participants, selon la manière dont vous les appelez, à la maison radieuse, est-ce toujours un groupe qui reste le même?
Comment se fait la rencontre?*

DL: Il y a beaucoup de choses différentes. Pour une activité donnée, ça peut tourner autour d'un petit groupe. Mais il y a énormément d'activités et ce sont des personnes différentes qui s'impliquent sur des actions différentes. C'est environ 150 adhérents qui s'impliquent à des niveaux différents sur les activités. Ce qui m'amusait dans ce projet, c'était de réinventer une économie

autour d'un projet artistique et de création. Il y a une utopie dedans: réinventer un dispositif économique car les artistes dépendent toujours d'une économie. Souvent, ils remettent en cause et questionnent l'économie de l'art.

Question: *Êtes-vous financés?*

DL:Le projet est financé par une fondation au Canada, la fondation Langlois qui est spécialisée dans les questions de l'art et de la technologie.

Question: *C'est quoi l'aspect artistique du projet?*

DL:C'est un processus collaboratif. L'aspect artistique est à discuter. Moi, je suis habitant, je ne parle pas d'œuvre d'art. Nous travaillons sur un dispositif économique.

Question:*Est-ce que « artistique » c'est le bon terme? Dire que c'est « artistique », est-ce que ça ne resserre pas le projet dans un champ alors que le processus de pensée et de mise en œuvre est plutôt appliqué à un domaine culturel, au sens premier de « de faire des choses ensembles, »?*

DL:Oui. Ça dépasse complètement l'œuvre d'une seule personne qui invente un dispositif que les autres appliquent. Ce ne sont pas les habitants qui adhèrent à un dispositif. Ils sont vraiment acteurs du projet.

Question:*Est-ce que le projet tu l'as pensé pour qu'il puisse être appliqué sur une autre communauté? Si on a envie de l'expérimenter sur des habitants au Breil par exemple?*

DL:Oui. Ça peut être utilisé par différentes communautés artistiques sur l'échange de compétences. Nous sommes dans le domaine de la technologie, il y a

beaucoup d'activités. Énormément d'artistes sont en demande de compétences techniques et parfois ils ne savent pas où trouver ces compétences. Il est possible d'imaginer un dispositif parallèle permettant d'échanger du savoir, de la connaissance et aussi des compétences dans une communauté artistique.

Question: *L'outil, l'interface en elle-même, a-t-elle été construite uniquement en fonction des profils des habitants de la Maison Radieuse?*

DL: Dans son état actuel, l'interface est faite par les habitants donc elle ne pourrait pas être utilisée tel quelle par une autre communauté. Mais le logiciel est open source. Les gens peuvent le réutiliser et le réadapter à leurs besoins. Il faut refaire des petits modules. Ce qui est intéressant c'est que les communautés se ré-approprient cet outil et puissent même entrer en dialogue avec d'autres communautés qui le développent. Nous commençons à travailler en partenariat avec un quartier de Londres. C'est une grosse cité et il est possible de développer le projet sur Nantes métropole, avec d'autres communautés.

CL: Par rapport à l'économie d'un projet, la pérennisation est importante. Il faut qu'il puisse être transférable ou reproductible afin d'assurer la continuité. Si ce projet peut éclore dans d'autres quartiers et d'autres villes, c'est aussi une manière d'assurer son économie via d'autres extensions. Dans les projets que l'on fait à PING, nous allons vers le transfert d'expérience pour pouvoir assurer la pérennité des actions et même imaginer des futures collaborations. C'est quelque chose d'important de ne pas avoir le sentiment de venir sur un quartier, de faire un projet puis de s'en aller...

JC: Sur ces projets, nous avons besoin d'un temps long. Nous sommes dans ces bureaux pour une durée quasi indéterminée. Nos projets sont forcément complexes, au sein d'une diversité territoriale d'acteurs, de structures, etc. Nos actions

ne peuvent se créer que sur le long ou le moyen terme, d'où la difficulté de développer ces projets. Par exemple, Zone Fertile, nous souhaiterions l'exporter dans un autre quartier, dans une autre ville ou à l'étranger. Mais la création de ce projet représente presque deux ans de travail, de connaissance du territoire, de ses acteurs. C'est là une mise en place de tout un processus. Et nous nous interrogeons, en terme d'économie de projet, sur les manières d'évoluer.

CL: Quand je parle de transfert d'expérience, ce n'est pas forcément « toi » qui reproduit le projet. C'est que le projet est repris. Si le projet se base sur un outil libre, qu'il soit repris par des gens à Nantes qui connaissent bien le quartier, qui vont trouver un intérêt tout de suite de reprendre le projet.

JC: *D'où l'intérêt parfois de travailler avec des structures qui sont en place. Dominique, tu es plutôt artiste individuel, solo dans ta pratique?*

DL: Pas vraiment. Je travaille toujours en collaboration.

JC: *Mais tu peux arriver, toi, avec ton savoir-faire, dans une structure pour faire un projet où il y a déjà une structure mise en place, une connaissance du territoire, une possibilité d'aller chercher des financements?*

DL: Ces pratiques là, ça rejoint les pratiques d'architecture du paysage, c'est comme un jardin qui se cultive, à d'autres échelles de temps. C'est assez intéressant d'aborder différentes échelles de temps avec les personnes qui travaillent au niveau des publics. La performance, par exemple, c'est très bref. Ce projet là c'est une forme qui se développe vraiment dans le temps, avec une implication forte.

Question: *Est-ce qu'il y a des moments très concrets dans le projet ou est-ce que ça reste une interface web? Est-ce qu'il y a des moments de performances, de rencontres, de repas? Comment tu communique autour du projet?*

DL: Ce sont des réunions dans les appartements. Nous faisons les réunions dans les espaces communs. Nous avons collaboré avec l'association des habitants pour avoir accès à des salles collectives. Nos réunions pouvaient prendre la forme de soirées, d'apéros, de bouffes. Siraj Izhar **a logé chez tous les habitants. Il est devenu ami et vient n'importe quand maintenant. Il y a une relation qui s'est établie.**

CP: C'est également une des raisons pourquoi il faut du temps. C'est parce que c'est une question de confiance et de relation. Je voulais parler d'un projet synthétique de ce dont on vient de parler. Ça a mis deux ans, voire trois: l'aboutissement d'un chantier au Dervallières qui se passe depuis début 2008.

Toute l'année 2008, Jean-Christophe Feldhandler, musicien, compositeur, percussionniste de Paris et Philippe Charles, vidéaste plasticien se sont promenés dans les rues de Dervallières. Il y avait une sorte de commande de la part d'ATHENOR qui invitait les artistes à s'immerger dans les territoires et, en fonction de leur parcours, à aller à la rencontre des habitants, selon les affinités, pour se pencher sur quelques interrogations. Qu'est-ce que l'artiste apporte? Qu'est-ce que ça questionne dans la cité? Qu'est-ce que ça apporte aux artistes d'être en prise avec la réalité dans des contextes hors les murs?

Philippe s'est promené dans la rue avec micro et une petite caméra. Nous lui avons proposé d'aller se promener dans les rues de Dervallières avec l'idée d'aller à la rencontre d'un public jeune, d'adolescents à travers la thématique de : « *Comment les ados, aujourd'hui, perçoivent le monde au sens large, à partir d'où ils habitent, de ce qu'ils connaissent, de leur rapport intime avec le territoire?* ». Ils sont allés dans les rues, dans l'espace public. On n'avait pas envie que ce soit dans le cadre scolaire ou dans celui d'associations, mais

de manière un peu brute, un peu à l'impromptu.

Aujourd'hui, il en sort une dizaine de microfilms, qui s'appellent les *Instamatiques*. Ça dure deux-trois minutes, il y en a une dizaine, à partir du regard des jeunes qu'ils ont rencontré: une petite dizaine de personnes de douze à quinze ans avec qui ils ont tissé une relation de confiance. Il y a eu des échanges de caméra et de micros. Ainsi ils ont organisé, dans un espace libre, des moments de rencontres. Il s'avère que ces jeunes là ont été suivi aussi par l'APSFDF qui est une association d'éducateurs de rue.

C'est à partir de la rencontre entre ces artistes et ces jeunes que nous avons tourné ces différents petits portraits de Dervallières. Ce sont des portraits sonores, des points de vue. Dans ce projet, il y a vraiment deux niveaux: celui de la rencontre avec des jeunes par la confiance et la relation tissée depuis deux ans, où ils se sont échangé caméras et micro et où ils ont organisé des moments ensembles, comme une visite à Beaubourg. Pour certains, c'était la première fois Paris, c'était la première fois Beaubourg. Ils ont été invités dans l'atelier de Philippe Charles pour voir comment il travaille le montage des images, etc. C'était aussi créer de l'intimité. La relation se déplace et peut déplacer les points de vue au fil du temps.

Il se trouve que la friche de la Belle de Mai, ainsi que Beaubourg sont intéressés par ce processus à Dervallières. Il y a un groupe de jeunes à Marseille qui va rencontrer la groupe de Nantes, à partir de cette histoire et de cette aventure. Ça va se déplacer à Marseille et à partir de la rencontre des jeunes de Marseille et des jeunes de Nantes, il y aura deux *Instamatiques*.

L'équipe de l'APSFDF qui suit individuellement les jeunes du projet, ça les a fait bouger aussi dans leurs pratiques. Ils ont eu envie d'aller voir comment ça se passait au niveau de l'association de prévention à Marseille. Nous avons aussi poussé le public partenaire à aller dans le croisement d'expérience.

Question: *Au niveau de la création de ces pièces, c'est uniquement l'artiste qui intervient, qui sélectionne, qui prélève, qui monte? Est-ce que le public*

intervient dans le processus?

CP: Comme c'est un processus, dans un premier temps, ça a démarré comme ça. À partir des rencontres avec les habitants, ils se sont échangé les caméras, les micros et ils ont monté un *instamatique* ensemble, c'est le numéro 4. Il y a le n° 7 où ce sont des images et du son pris par les enfants. Il y a une sorte de circulation. Après, il y a le montage final des artistes.

L'aboutissement de ce chantier, ce sera une création, un concert vidéo le 29 et 30 Avril à la Maison de Quartier de Dervallières, à l'intérieur de laquelle les jeunes qui ont été associés au processus sont en train de travailler avec Jean-Christophe Feldhandler, le compositeur, dans des ateliers de création sonore, à partir des « bulles d'intimité ». En fait, les *instamatiques* sont des matériaux pour la création du concert vidéo. Il y aura trois ou quatre jeunes qui seront intégrés à la performance. Ils auront à la fois participé de l'intérieur à la fabrication des *instamatiques* et seront associés, au sein de la représentation et sur le plateau. Cette forme ira à Marseille et servira de support et d'outil, en tant qu'œuvre, avec l'expérience des marseillais.

Question: *Quelle est la part dans la commande qu'ATHENOR a passé à ces artistes? Comment se sont mis en place les conditions de fonctionnement?*

CP: Au départ on ne savait pas. ATHENOR c'est aussi un compagnonnage. Jean-Christophe Feldhandler, ça fait dix ans que Brigitte Lallier-Maisonneuve, la directrice, connaît son travail. Il est déjà venu à Saint-Nazaire. C'est comme un compagnonnage. Elle, connaissant sa sensibilité au niveau de la musique contemporaine, ça l'intéressait de l'inviter. La commande, c'est plutôt « *l'invitation à* ».

La question des ados, c'est Jean-Christophe qui l'a amené dans son travail parce qu'il a énormément travaillé en direction de la toute petite enfance. Il a créé des opéras pour bébés... Il avait envie de passer à une autre tranche d'âge. Ça

le questionnaire, lui.

Question: *Que ça ait duré trois ans, c'est quelque chose que vous reconduisez chaque année?*

CP: C'est le processus, être à l'écoute des propositions des artistes, être en relation avec ce qui se passe dans les contextes et avec les habitants. C'est dans ce sens là que l'on a envie de poser la question. Évidemment, il y a l'axe de recherche qui est posé et, au bout d'un moment, il y a l'œuvre qui émerge ou le projet. Ici c'est une forme vaguement de spectacle. Mais nous ne nous sommes pas vraiment donné de temps. Nous sommes sur le chemin. C'est l'idée d'être à l'écoute de ce qui se passe quand on est sur une direction. Je crois qu'ils ont eu une année de friches, de recherche, etc. D'où le chantier, l'objectif étant qu'émerge quelque chose. C'est vraiment une histoire de posture, d'être à l'écoute.

Thomas Bernardi (LOLAB): Finalement, c'est plus une interaction entre artistes et populations qu'un dispositif que tu proposes pour une interaction de population à population. Il n'y a pas de proposition proprement artistique, c'est ce que soulignait Marie, parce qu'on ne finalise pas un rendu artistique, une production. A mon sens, entre ces deux projets, c'est qui fait la différence fondamentale. Pour ton projet, ce qui est produit c'est du réseau social au final.

DL: Pour ce projet là, c'est immatériel. Ça vient aussi du parcours de Siraj Izhar qui était architecte avant, qui a arrêté l'architecture, il en avait marre, il a écrit des bouquins. Il a déboulé dans le milieu artistique, puis il en est vite sorti.

JC: En terme de parcours de carrière, de parcours de vie, il y a pas mal

d'artistes qui travaillent sur ces problématiques qui n'ont pas le parcours classique d'artistes qui finissent en galerie ou en centre d'art. Ces sont souvent des parcours chaotiques... En allant voir un peu partout, on a une vision plus large, ça pousse à la transdisciplinarité aussi : un coup aller sur l'architecture, demain utiliser l'image, ne pas être fixé sur un médium entraîne un parcours atypique. Du coup, vis-à-vis de la réception de ces parcours par les mondes de l'art, j'ai trouvé que la question de Marie était assez symptomatique: « est-ce que c'est de l'art? ».

Marie Point (PING): C'est la question que personne n'ose poser mais tu peux faire ce projet sans aucune démarche artistique. Entre acteurs culturels on a tendance à définir les actions en terme de processus artistique, sans toujours se demander si c'est judicieux ou pas et ce que ça peut signifier pour des publics.

TB: Un projet artistique comme le tien, qui ne présente pas de finalité artistique ou de production... Est-ce que c'est un projet d'art ? Parce qu'il y a le processus qui existe et qui fait sens dans la pratique artistique. Tu crées du réseau social, tu crées une nouvelle forme d'économie ou tu reprends des formes d'économie qui ont déjà été proposées. A mon sens, c'est déjà une démarche artistique de valoriser ce processus.

C'est ce que nous faisons aussi dans Zone Fertile. Nous proposons des finalités qui sont peu importantes vis-à-vis de ce qu'on développe dans le croisement de publics et le décloisonnement, qui sont la partie souterraine du projet.

DL: Il y a des compétences artistiques qui sont mobilisées par le projet, au niveau graphique, etc. On parle « d'art programmé ». Il y a eu des compétences créatives autour du code de programmation, mais ce sont vraiment les habitants qui sont acteurs de ce projet. En architecture, il y a des gens comme Lucien Kroll qui initient des démarches où les habitants fabriquent la ville, eux-

mêmes. Nous sommes dans un type de démarche similaire, où ce n'est plus le « grand architecte » qui fait l'objet, dans la ville, mais où ce sont les habitants qui fabriquent leur ville.

MP:Le point commun à tous ces projets c'est de valoriser les personnes et les participants. Il y a double participation, à la fois des personnes vont être acteurs du projet, vont participer à sa réalisation, en tant que participants amateurs. D'un autre côté la conception / réalisation avec la vraie valorisation du projet.

Avec Ping, nous présentions aux acteurs du quartier l'ensemble des projets sur le quartier du Breil. Beaucoup avaient l'impression qu'on les sollicitait. Nous qui arrivions vers eux avec une demande et c'était comme s'ils étaient désolés de devoir dire : « tout le monde ne va pas pouvoir se mettre à disposition pour vous ». C'est à nous aussi de faire ce travail, de montrer que ce n'est pas l'artiste qui vient, qui prend sa matière et qui fait sa « grande création » mais de montrer que le public et l'environnement entrent aussi dans la conception. Ça rejoint ce que tu disais par rapport à la notion de « service »... J'ai l'impression qu'avec Zone Fertile, elle n'est pas venue tout de suite...

JC:Si c'était écrit tout de suite. C'est quelque chose que nous faisons tout le temps. Nous travaillions sur l'échange et comme nous travaillions aussi sur le multimédia, nous travaillions sur le partage de connaissance, face à une fracture numérique, par exemple. Nous sommes obligé de passer par l'apprentissage de techniques si nous voulons en arriver là.

MP:Je trouvais intéressant que pour vos actions de numérisation, par exemple, vous étiez dans une posture du type: « *Venez participer à notre projet artistique* » dans le premier flyer, puis dans le second c'était « *venez, on va numériser!* ». Vous présentiez le projet comme un modèle d'échange. Parfois il

faut peut-être que l'on sorte de notre rôle de professionnels. Les gens peuvent juste ne pas « avoir envie », ils ont d'autres choses à faire.

JC: Sur la numérisation, il y avait une double finalité: introduire le projet, parce que ce n'est jamais évident d'arriver sur un quartier quand personne ne te connaît. Le projet peut paraître obscur. Mais en même temps, c'était complètement en rapport avec le projet, sur le rapport à la mémoire, la collecte de mémoire. Donc nous avons proposé des services qui permettent de faire connaître le projet et nous avons communiqué autour du projet à l'occasion des rendez-vous de numérisation.

Question: *Vous utilisez comme ça le mot « service » avec le public?*

DL: C'est « service » parce que c'est gratuit.

Wilfried Nail (LOLAB): Le deuxième flyer, il est venu après les doutes de la municipalité sur notre manière de communiquer autour du projet. Du coup on a fait ce second flyer qu'on peut considérer comme une œuvre. Ils doutaient de nos flyers mais en même temps ils avaient raison puisque le second a très bien marché. Dans notre projet il n'y avait pas trop d'improvisation, on avait tout écrit avant, on avait des stratégies. Le 2e flyer c'était de l'improvisation mais le fait de prendre des vinyles, d'utiliser la numérisation de la première phase pour seconde partie, c'était prévu. Après, ce que nous avons découvert cette année, c'est comment communiquer autour du projet, comment montrer qu'il existe. Nous n'avons pas de public ciblé, nous travaillons avec des grands, des petits, des personnes âgées, des adultes. Ce projet brasse énormément de gens et c'est ce qui est très dur à faire.

TB: C'est une grande question : comment mobiliser un public sur un projet? Est-ce que ça les intéresse ou faisons nous ça pour alimenter un processus en dépit

de l'intérêt que peuvent trouver les personnes à participer?

DL: Quand tu intervies dans un milieu, il y a des impacts que l'on ne maîtrise pas totalement. Le milieu contamine ton projet.

Question: *Si j'ai bien compris, sur l'utilisation du site internet, les habitants de la Maison Radieuse ne sont pas au courant que c'est un objet artistique pour vous?*

DL: Si. J'ai parlé dès le début du cadre dans lequel ça se faisait. Au début, les gens ne voulaient pas rentrer en conflit avec ce projet artistique. Ils étaient dans une posture du type: « *Si on a des idées, il faudrait qu'elles soient en cohérence avec les idées de Izhar* ». Au début, ils avaient cette interrogation et il fallait toujours remettre les choses en discussion, pour dire que la construction du projet était collective.

Question: *Quelle conception les gens qui participent au site ou qui remplissent les formulaires ont-ils? Est-ce qu'ils sont aussi dans l'utopie ou est-ce qu'ils le font sérieusement?*

DL: Ils bossent vu qu'ils font eux-mêmes les contenus du site. Le petit groupe a écrit des chartes pour élaborer le projet qui convienne aux idées qui ont été débattues sur une quinzaine de réunions. Ça ressemble à de la politique, à de la concertation.

TB: J'ai l'impression que tu t'arrêtes au service alors que nous proposons des services en contrepartie d'un échange de matériaux que nous réinvestissons dans de la production artistique.

Question: *Comment ça se passe le lien entre les gens qui apportent leurs films*

à numériser gratos et le fait d'apporter une pierre à un édifice artistique?

WN: Ils viennent et on leur explique clairement la contrepartie. La numérisation, c'est une introduction au projet, au lieu de leur sauter dessus dans la rue. Nous partons de la super 8, après nous leur disons que nous allons réutiliser des images et nous voyons avec eux pour la sélection. Il y a un monsieur qui était venu et qui avait dit qu'il aurait l'impression de se faire 'violer' si les images étaient réutilisées, qu'il voulait juste la numérisation gratuite. Il est reparti sans rien.

BM: Vous faites de la fausse publicité. C'est manipulateur.

WN: Après ça dépend du rapport avec la personne. Si tu la sens bien, tu as un rapport généreux avec elle. Mais si c'est juste de la consommation qu'elle cherche, ça ne m'intéresse pas. Le second flyer qui était très publicitaire, c'était du détournement. C'est un argument publicitaire détourné à des fins artistiques.

TB: Je vois ça aussi comme une expérimentation sur le terrain. Le premier flyer, c'était un échec pour communiquer. On fait la version publicitaire, presque comme une blague, pour bousculer les gens. Et ça marche, les gens appellent de suite.

BM: Quand nous sommes arrivés en 2006 sur Nantes nord, on nous a testé comme ressource multimédia pour faire l'affiche. Je fais une affiche esthétique mais on me répond « non c'est trop esthétique, les gens ont besoin de papier coloré ». On parle beaucoup de quartier populaire mais les gens ont peut-être été trop habitués ce type de communication. Dans l'éducation populaire, il est possible de faire de véritables propositions artistiques. Avec l'art pour les pauvres, l'alternative, c'est soit de faire des colliers de nouilles, soit on

les emmène à l'opéra. Dans la culture de gratuité, on est dans la presque dans la promotion de la « vitrine magique » qui vous invite à renvoyer un courrier.

JC: Sauf que là, il y a trente personnes qui repartent vraiment avec leur dvd de films numérisés.

WN: Après nous leur disons qu'il y a les petits jeunes du coin qui viennent mixer des gens en train de faire du ski, des images de Turquie, d'Inde, etc. Si ça permet vraiment de faire quelque chose de concret au niveau artistique, au niveau de la cohésion sociale, de la mixité, de la diversité, je suis vraiment pour utiliser ce genre d'outils. Ce qui compte vraiment c'est ce qui s'est passé. Ce qui se passe vraiment c'est qu'il y a des grands-mère qui viennent nous donner du son, des petits jeunes viennent l'écouter et on leur explique comment à été construit le hip hop, à partir de plein de samples, etc. Sur les ateliers de remix vidéo, de Vjing, on s'est fait surprendre, on s'est retrouvé par exemple avec une maman et sa fille qui se sont ré-approprié ces outils, maintenant elles les bossent chez elles.

CP: Ça dépend aussi de nos représentations, de la manière dont on perçoit les choses et des mots que l'on met dessus. On a l'impression que le collectage de paroles est plutôt destiné aux anciens mais on a aussi du boulot à faire de ce côté là.

MP: Lors de la présentation de projet aux habitants du quartier. On se faisait reprendre toutes les cinq minutes. Il y avait comme une volonté de dire: « *C'est à nous de juger, si c'est de l'art. On jugera par nous-mêmes.* ». Parfois, entre la manière dont on parle au public et ce qu'il comprend, il y a un fossé assez large.

BM: Qui fait l'art? Pour qui? Avec quelle légitimité? Quelles relations entre le

professionnalisme et l'amateurisme?

JC:Ça pose la question des plusieurs degrés de lecture dans le projet. Nous finissons notre projet sur un spectacle, ce qui est très visible. Mais nous avons aussi envie de faire une exposition de notre projet, c'est-à-dire de sortir du domaine du quartier, de créer du discours autour et d'aboutir à quelque chose qui puisse aussi être visible dans un centre d'art, sous la forme d'un dvd ou autre. Il y a plusieurs finalités, plusieurs degrés de lecture.

WN:Nous sommes à la fois structure et collectif d'artistes, nous ne sommes pas politiciens, nous ne sommes pas là pour changer la vie d'un quartier, nous sommes sur le terrain pour tester des choses. Les expérimentations qui marchent, nous les laissons sur le terrain, ceux qui le veulent se les ré-approprient; de notre côté, nous continuons notre histoire. Il y a quand même une vision utopique, on sait bien que nos projets ne vont pas changer le monde.

BM:On peut distinguer les projets qui font participer les habitants, mais sans forcément faire changer les choses, ça peut être de les révéler. Arnaud Théval est plutôt dans cette optique là, de « révéler », d'être un nouveau média permettant aux gens de s'exprimer autrement. Ici, par les biais de la création d'Avatars. Sur l'utopie de faire changer les choses, en tant que travailleur socioculturel, mon but n'est pas de faire changer les choses, nous avons des objectifs. Ça peut évoquer d'autres choses, par exemple l'instrumentalisation de l'art, notamment de l'art contemporain, vis-à-vis des masses.

JC:Ce rapport aux politiques culturelles, aux politiques de la ville, est une interrogation permanente. Une bonne partie d'entre nous est financée par ces politiques, nous répondons à une attente qui est financées par ces politiques. Nous montons des dossiers de subvention et nous faisons des projets où nous « *retrons dans des cases* ». Fait-on de la politique? Est-ce qu'il faut écarter

les cases sur le terrain? Est-ce qu'il faut une économie autour de tout ça? Laquelle? As-t-on l'exemple de projets sans économie, sans financement? Forcément, nous répondons à des appels d'offres.

BM:Arnaud Théval, c'est un appel d'offre, c'est « l'art en partage », un projet entre 2007 et 2011. Arnaud Théval, c'est un artiste nantais qui travaille énormément autour de la photo, qui a travaillé autour des avatars sur plusieurs territoires autour de Nantes. A Saint-Herblain, il avait travaillé autour de la vidéo surveillance car c'était une des premières villes dotée de ce dispositif. Il aime travailler sur les territoires, il aime travailler en marge aussi. Il a un aspect très transversal, transdisciplinaire et sociologique autour du groupe, des représentations, de l'uniforme. Sur Nantes nord, le projet s'appelle « Invisible », 2007-2011. Ce n'est pas une résidence d'artistes, comme beaucoup de projets présentés aujourd'hui, ça part de rencontres avec les habitants et avec les professionnels, afin d'interroger toutes les représentations qu'ont chacun sur leurs territoires et sur l'intergénérationnalité. C'est un processus de rencontres individuelles qui mène à la création d'avatars. On voit un cheval... ça vient de l'avatar d'une des habitantes, l'idée était d'en faire une guerrière-magicienne et elle s'est promenée dans le quartier avec son cheval. Ce qui est très drôle ce sont les rumeurs qui se sont ainsi créées, beaucoup croyaient qu'un cirque arrivait, d'autre croyait que c'était l'Accord qui faisait une fête de quartier, d'autres croyaient que c'était Nantes Habitat qui faisait une « Tour en fête ». Après la création d'avatars, il y a eu un travail avec les journaux de quartiers et des revues comme Fragil. Arnaud justifie totalement que ça soit « Art en partage ». C'est un dispositif tripartite entre Arnaud Théval, la DDC et l'Eclectic Léo Lagrange.

De notre côté, nous sommes ressource, nous accompagnons les projets sur des dispositifs comme le CLAP ou Envie d'Agir. Nous croyions que, sur ce territoire là, il y a des choses que l'on voit et des choses que l'on ne voit pas. On voit qu'il y a des événements culturels, mais qui sont un peu toujours les mêmes: des

fêtes de quartier, des fêtes de Noël, des fêtes d'habitants où l'on voit beaucoup toujours les mêmes personnes. On consomme beaucoup, on est dans la consommation de loisirs. Les jeunes, les seules propositions qu'ils ont eu ce sont des clubs ados ou des maisons des jeunes où l'on s'enferme. A Leo Lagrange, nous nous interrogeons pour savoir si nous n'avons pas contribué à créer cette situation de maisons de quartiers, de maisons de jeunes où les jeunes viennent prendre un café mais créent peu par ailleurs. Parallèlement, à en croire les sociologues, il y a une nouvelle génération de jeunes qui se précarise et le développement du multimédia provoque la montée des pratiques amateurs, comme le montrent l'exemple du crump qui s'est diffusé via le net. Les jeunes ont réussi à construire toute une culture, une mythologie et à créer un événement: c'est de l'art. Sauf que ce n'est pas de l'art professionnel mais amateur. Ce cas de figure représente un amateurisme novateur par l'impact sociologique qu'il peut avoir, par les risques que ces jeunes ont pris.

DL: Cette confrontation de l'artiste à l'espace public est intéressante. Dans les musées, il y a un code de protection qui est porté par une équipe dont la mission est de protéger l'œuvre et la création. Arnaud Théval est très complet, il défend très bien son boulot auprès des commanditaires et des financeurs. Il a une palette de compétences incroyable, si bien qu'il arrive à développer des projets ambitieux sur le territoire. Quand on investit l'espace public, il faut un vaste temps de compréhension du projet, aussi bien du côté des commanditaires que du public. Il faut beaucoup de temps pour développer un projet avec le public, pour que celui-ci le comprenne. L'artiste a aussi besoin de beaucoup de temps pour mûrir quelque chose, il y a plein de paramètres difficiles à appréhender dans l'espace public. Il lui faut beaucoup de temps avant de savoir ce qu'il va y faire.

J'étais sur un projet qui a duré deux ans au Clos-Toreau, avec Mire. La compréhension du contexte a été longue. Je travaillais sur des dispositifs techniques très long à développer. Au final ça devient énorme et on a du mal à

communiquer aussi bien au niveau local qu'auprès des commanditaires. Le dispositif que j'ai développé a été, au début, très peu vu. J'avais des difficultés à le faire porter par des habitants. Le contact avec le public était très discret. Par la suite, j'ai rencontré Jean-Yves Petiteau, un sociologue qui m'a aidé à sortir du quartier. C'est à partir de ce moment que le projet a bougé du Clos-Toreau vers le centre. C'est intéressant de se faire contaminer par les gens avec qui on collabore.

WN: Ça renvoie aux différentes définitions physiques, historiques, émotionnelles, administratives, fantasmées, etc. du terme territoire. C'est extensible et il y a des cases à écarter.

BM:Le service est une bonne « entrée » pour les projets artistiques. Nous avons permis à Arnaud Théval de rencontrer pleins de jeunes, ceux justement qui font les « wesh wesh » au pied de la tour. L'intérêt pour lui ça a été de pouvoir assister à des évènements hip hop, des évènements métal, des évènements rock et puis de prendre des photos. L'idée était de faire un deal: il les prenait en photo et en échange il était possible de faire un avatar. C'est un contrat et cette entrée marche. Les gens ne se sentent pas « pris » et le processus artistique devient soudainement plus simple et plus accessible.

Après il y avait un choc émotionnel énorme lorsque les habitants se voyaient en avatar. Personne ne les reconnaissait sauf eux. Personnellement, c'est ce qui m'a tout de suite plu dans le projet de Zone Fertile: c'était cette idée que l'on archive quelque chose et qu'en même temps, l'archivage est totalement imaginaire. Ainsi, tout le monde peut s'y retrouver.

WN:C'est un moyen de briser toutes les frontières, culturelles, musicales, etc. La mère et la fille dont je parlais tout à l'heure remixaient des images sur une musique d'Eddy Cochran et la personne qui avait amené ce vinyle, de son côté, était contente d'être repartie chez elle avec une version numérisée.

Cette semaine, nous nous sommes retrouvéé avec des femmes qui viennent du Sénégal, de partout; le moment d'après, nous étions avec des enfants; le moment d'après, nous étions avec des grand-mères.

En même temps, on ne travaille pas du tout sur ce qui « ne marche pas » dans le quartier, j'ai l'impression que nous arrivons vraiment à créer du lien. Parfois, j'aimerais arriver et dénoncer ce qui ne marche pas mais je crois que ce n'est pas notre démarche. Nous le faisons parce qu'on y croit et parce que ça nous stimule, ça rend notre vie plus intéressante et ça crée des liens avec les gens, lors du couscous par exemple. Lors d'un vernissage, lorsque l'on croise tout le monde qui a participé au projet, on sait que ça marche. Par contre, nous avons parfois l'impression de trainer les financeurs comme des boulets car il y a du quantitatif. La définition quantitative du public nous stresse.

DR:C'est inévitable, ils ont besoin d'avoir ces données. Mais en même temps, ce sont des gens qui se déplacent voir les spectacles, avec leurs propres goûts, leur propre sensibilité artistique... Souvent, c'est ce qui l'emporte quand même. Il y a toujours le stresse de remplir le dossier de subvention, de mettre des chiffres, etc. En même temps la pression vient d'au-dessus d'eux, il faut rendre des comptes parce que c'est de l'argent public.

DL: Nous faisons évoluer les choses en questionnant notre pratique. Eux aussi peuvent faire évoluer leurs demandes de subventions.

JC:La pression du chiffre est vraiment grande sur ces projets là. Mais si on ne leur demande pas certaines subventions, afin de revendiquer certains projets comme des créations totalement indépendantes, il est possible d'être plus indépendant du côté comptable. Il est possible de revendiquer juste la création d'un spectacle et de prendre à sa propre charge le processus artistique qui permet d'y aboutir.

WN: Parfois il y a d'autres cibles en changeant de langage. Nous sommes dans l'expérimentation, nous sommes à la fois structure et collectif d'artistes, nous faisons des demandes de subventions, nous faisons notre projet, nous intervenons nous-mêmes.

BM : Vis-à-vis de l'ouverture de l'artiste au champ administratif, nous avons les mêmes biais de lecture en tant qu'intervenants. Le premier jour où nous sommes arrivés sur Nantes Nord, la première question que l'on nous a posé fut « Combien de jeunes? » car ils sont habitués à voir des jeunes rassemblés. Au bout de six mois, nous leur avons dit « OK, nous n'avons pas tant de jeunes que ça parce que c'est le début. Par contre nous avons 47% de fille et 53% de garçons ». Nous apportions une nouvelle donnée et avant il y avait 95% de garçons.

Je pense que pour un artiste c'est pareille pour la défense de ses projets. Arnaud Théval sait bien défendre ses projets, il travaille l'aspect communiquant mais quand on lui demande, le statut qu'il revendique, c'est « artiste professionnel » qui ne défend pas la gratuité de l'art. C'est un débat intéressant vis-à-vis des jeunes que l'on accompagne qui se demandent s'il vont se professionnaliser ou pas, cela avec beaucoup de mythes sur « l'artiste », « l'artiste maudit » et « l'artiste qui devrait recevoir de l'argent pour... ». Ils sont face au fait qu'il y ait des contrats, de l'évaluation, personne ne pourra jamais y échapper.

WN : A travers les ateliers de Vjing de Lolab, j'ai rencontré des communautés autour de cette pratique. Ils sont beaucoup aidés par le secteur privé, du point de vue financier et matériel. Ils ne s'obligent pas à faire du quantitatif pour autant, c'est juste parce qu'ils sont connus et qu'ils défrichent des lieux qu'ils ont le soutien nécessaire. Ils n'ont plus à se poser la question du quantitatif, ils ont déjà une reconnaissance.

TB : Il y a le ressort du cirage marketing mais nous pensons plutôt en terme de recherche d'autres économies. Nous pourrions bien sûr porter des tee-shirt Nike pour faire Zone Fertile et mettre des logos partout mais ce n'est peut-être pas la démarche.

DL : Ça peut être intéressant d'interpeller les politiques, car ils ont une démarche très technocentriste et ils font de l'équipement urbain. Par exemple, « faire un quartier de la création »: 20 millions d'euros sont mis sur la table pour construire des bâtiments. Vient ensuite la question de savoir ce qui va être mis à l'intérieur: « pourquoi pas des artistes? ». Il y a très de peu financements qui sont prévus, c'est très flou. On a parfois l'impression que le politique ne finance que des murs. C'est pour ça que dans nos démarches, nous essayons aussi de les interpeler sur ces pratiques d'investissement dans l'équipement, le « dur », la pierre et la technique. C'est général.

CL : Il y a également énormément d'argent dépensé pour les gros projets, dans les audits, pour connaître la faisabilité, puis dans les murs. Quand les lieux ouvrent par la suite, il n'y a plus forcément assez d'argent pour les projets. Il faut penser en amont la place des artistes et des acteurs culturels.

BM : Quand un artiste travaille sur un quartier populaire, on lui demande de faire des ateliers pour les gens, mais pas en centre-ville. C'est aussi à l'artiste de se positionner par rapport à ce phénomène. Certains peuvent dire : « non je ne suis pas là pour éduquer les masses, par contre je peux travailler avec les habitants ». Les artistes doivent se positionner par rapport à ce type de contrat qui se développe. Après les élus peuvent être pris à parti par les habitants, qui peuvent être des notables, sur des projets qui ne sont pas compris. L'élu n'est pas non plus dans une position très facile.

Sur le projet d'Arnaud Théval, l'Eclectic Léo Lagrange a organisé des ateliers de blog où Arnaud était simplement ressource. Le thème du projet: « visible/

invisible » naissait de notre constat que les jeunes qui tenaient le pavé,
c'étaient les mêmes sur internet.